

Anonyme.

Traité d'un Philosophe inconnu.

sur l'Oeuvre Hermétique. B.d.Ph.C.T-IV.

André Charles Cailleau.

1754 .

Avertissement au lecteur.

Le format de ce document est une photocopie texte, c'est à dire est exactement conforme à l'original, au caractère près. Ainsi la pagination, le nombre de lignes par page et le nombre de caractères par ligne est respecté, permettant ainsi une recherche facile des références citées par d'autres auteurs. Seules les pages blanches sont supprimées pour faciliter la lecture.

Les éventuelles erreurs d'orthographe, de numéro de page, etc... du document sont en principe identiques à l'original. Cependant malgré le soin apporté à la mise en texte de cet ouvrage, il peut subsister des différences par rapport au texte original. En effet la procédure de création de ce fichier texte, à partir du livre original, nécessite un grand nombre d'opérations délicates, laissant place à d'éventuelles erreurs.

En cas de doute, prenez le soin de vérifier sur le texte original du livre papier.

(C) Copyright 2010 by Jean Pierre Donabin. Mail: p.nybanod@orange.fr

BIBLIOTHEQUE
DES PHILOSOPHES

ALCHIMIQUES,
OU HERMÉTIQUES.

TOME QUATRIÈME.

SECONDE PARTIE.

Contenant des Ouvrages en ce genre,
très-curieux & utiles, qui n'ont
point encore parus.

*Spirat ubi vult & quando vult; spirat autem omne verè
quod est bonum: de Sulfurum est, & à Patre luminum.*



A PARIS,
Chez ANDRÉ-CHARLES CAILLEAU, Libraire,
Quay des Augustins, à l'Espérance & à Saint André.
M. DCC. LIIV

avec approbation & Privilège du Roy.



T R A I T E'

D'UN PHILOSOPHE INCONNU,

sur l'Oeuvre Hermétique;

Revû & élucidé par le Disciple Sophisée, sous les auspices des Coherméites, Philovites & Chrisophiles.

Tous les Philosophes ont écrit fort obscurément; & quoique les Modernes doivent avoir écrit plus clairement que les Anciens, puisqu'ils n'ont fait, ou que dire les mêmes choses en d'autres termes, ce qui les doit rendre plus connues, ou expliquer ce qui leur a paru plus obscur dans les Anciens, ou enfin dire ce que les autres avoient celé; cependant on trouve encore tant d'obscurités dans les Livres de ces écrivains énigmatiques, qu'il y a moins de sujet de s'étonner que personne n'en pénètre le vrai sens, que de ce que quelqu'un l'a pû faire. Néanmoins la vérité & l'erreur ont leurs caractères qui les distinguent, & quelques confondus qu'ils puissent être, un esprit attentif est capable de les débrouiller. On ne voit que pour faire cela, on puisse se servir d'un moyen, plus commode & plus général, que de la voie analitique, ou plutôt, c'est

la seule voie par laquelle nous devons espérer de résoudre une infinité de questions embrouillées, & dans lesquelles, comme dans cette Philosophie, la vérité est cachée sous mille autres choses inconnues, sous un amas de paroles inutiles, & quelquefois même sous des contradictions apparentes.

Tous ceux qui ont quelque connoissance de l'Analyse, savent le secours que l'on en peut tirer pour la découverte de ces vérités. L'usage de cette méthode est extrêmement vaste, & elle conduit à la connoissance des vérités par différentes voies; mais quoiqu'on puisse bien assurer, sans se tromper, que les Philosophes des siècles précédens l'ayent ignorée, quelques-uns d'entre eux, comme Arnauld, le Trévisan & Zachaire nous ont cependant laissé comme des essais de cette recherche, qui imitent en quelque chose une des manières de la voie analytique. Ils nous assûrent qu'il faut expliquer les Philosophes par l'oeuvre ou le procédé, & le procédé par les Philosophes; qu'il faut faire une telle conciliation de tous les Passages, que non-seulement on accorde un Philosophe avec lui-même, mais encore avec tous les autres, que l'on ne voye plus rien d'obscur dans leurs Ecrits; que toutes leurs équivoques soient levées, & leurs énigmes expliquées. Mais avec cette précaution, que le système qu'on se formera sur leurs Ecrits

s'accorde avec les opérations ordinaires de la Nature.

Lorsqu'on a découvert cela, on peut probablement assurer qu'on a découvert leur secret. Car si on regarde tous ces Auteurs comme l'on fait une lettre chiffrée, on pourroit vraisemblablement assûrer qu'un alphabet qu'on auroit trouvé seroit le véritable dont on se seroit servi pour chiffrer cette lettre, si avec cet alphabet on n'obmettoit pas un mot de cette lettre sans le lire, & donner un sens raisonnable à toute la lettre; de même on pourra penser qu'un système qu'on se sera formé sur quelques Passages des Philosophes, sera celui dont ils auront voulu parler, si par ce système on explique les Philosophes. Mais si avec l'alphabet de cette lettre chiffrée, l'on n'en pouvoit lire que quelques mots, ou que la lettre ne fit pas un sens raisonnable, il y auroit grand sujet de penser que cet Alphabet ne seroit pas le véritable, ou comme on appelle ne seroit pas la clef; de même aussi on pourroit bien se former un système, comme plusieurs font tous les jours, par lequel on expliquera quantité de Passages de quelques Philosophes, mais cela n'est pas suffisant, il les faut expliquer tous, au moins ceux qui paroissent essentiels, & qui se trouvent dans les véritables Philosophes.

Il ne faut que faire l'application de cette règle à toutes les opinions qu'on propose,

pur en faire voir le peu de solidité; mais parce que dans cette recherche par la voie analitique, il est permis de faire des suppositions comme véritables, quoiqu'après on puisse les rejeter ou les changer, alors la suite du raisonnement en démontre ou la fausseté ou la vérité. Nous supposerons donc le procédé que vous demandez comme véritable dans l'essence, & ensuite nous essayerons d'en prouver chaque partie par l'autorité des Philosophes; & puis de descendre au détail du même procédé, supposé que nous n'y trouvions pas de contradiction dans l'examen que nous en ferons. Mais comme pour concilier seulement les Philosophes sur ce procédé, il faudroit plus de loisir que je n'en ai, de même que pour faire voir la maniere de faire cette recherche par la voie dont je me sers, je me contenterai de vous exposer simplement, comme je croi que la chose va, & de l'affermir de quelques autorités; voici l'une des manieres de faire la Pierre.

Prenez une partie d'Or vulgaire, amalgamez-le avec trois parties de Mercure philosophique; mettez-le dans un matras dont les deux tiers soient vides, & les mettez au bain de cendre avec un feu modéré, & environ en six mois de tems le tout se coagulera en une poudre rouge-brune. Premièrement l'Or se dissoudra & volatiliserà, puis commençant à se coaguler, toute la dissolu-

tion deviendra noire, & peu à peu elle blanchira, & enfin elle rougira; alors le second Oeuvre est fait, mais on n'a pas encore la Pierre, on a l'Or ou le Souffre des Philosophes.

Il faut donc prendre cet Or, le mêler avec du Mercure philosophique, selon la proportion de neuf à un, ou de dix à un, ou de sept à deux, comme on voudra, l'enfermer dans le matras, & le mettre sur les cendres à un feu très-doux, & en dix mois le tout se coagulera en une poudre rouge impalpable, qui est la Pierre. Premièrement l'Or des Philosophes se dissoudra, & toute la composition deviendra noire au bout de quarante jours ou environ, & parfaitement blanche après cinq mois, & cuisant toujours elle rougira comme du sang, & alors la Pierre est faite, que l'on peut fermenter & multiplier en vertu & en quantité.

Voilà tout le mystere, ou proprement il n'y en a point, car tout le mystere est dans la composition du Mercure philosophique; il faut donc maintenant prouver par l'autorité chaque partie de ce procedé.

Mais auparavant, il faut remarquer que la Pierre ne se fait pas immédiatement de l'Or philosophique & du Mercure. Le premier oeuvre, ou la premiere opération sert à faire l'Or philosophique, que l'on appelle encore souffre philosophique; le second oeuvre, ou la seconde opération sert à faire la Pierre

avec cet Or philosophique, e le vulgaire.

Ces deux opérations paroissent à peu près semblables, cependant elles sont bien différentes, car elles se font avec différens degrés de feu; les trois couleurs essentielles de la Pierre paroissent dans ces deux Oeuvres, qui sont le noir, le blanc & le rouge, néanmoins dans le second Oeuvre ces couleurs sont parfaites, c'est-à-dire un noir très-noir, un blanc très-blanc, & un rouge très-rouge; au lieu que dans le premier Oeuvre c'est seulement un noir commencé, un blanc sale, & un rouge obscur.

Voilà la maniere que les Philosophes enseignent de faire leur Pierre, & quoique ce ne soit pas là un secret, ils ont pourtant embrouillé & mêlé ces deux opérations, & n'ont pas voulu distinctement marquer les régimes de l'un & de l'autre.

Mais il y a encore une autre voie extrêmement secrette, & dont les Philosophes n'ont parlé qu'avec bien de la retenue laquelle se peut faire avec le seul Mercure des Philosophes, sans y ajouter de l'Or vulgaire. Il y a en celle-là deux opérations comme dans l'autre; la premiere est pour faire le Souffre ou l'Or des Philosophes, & la seconde pour faire leur Pierre; car comme j'ai dit, la Pierre ne se fait immédiatement que de l'Or philosophique & du Mercure mêlés ensemble. La premiere opération, qui est pour faire le Souffre philosophique, se

fait avec le seul Mercure philosophique, sans y ajoûter aucune chose, ce qui se fait en seize mois philosophiques; & la seconde opération, qui est avec cet Or ou Souffre, & l'Or vulgaire, d'en faire la Pierre, elle se fait en dix mois ou environ, comme nous avons dit ci-devant.

Ce procedé avec le seul Mercure est le plus rare, le plus excellent & le plus court. Celui avec l'Or vulgaire est plus long, plus pénible & moins excellent; ces deux procedés pour le tems ne différent point dans le second Oeuvre, pour les signes qui s'y voyent également, mais ils sont extrêmement différens dans le premier Oeuvre. A l'égard de l'excellence, l'on peut en réitérant toute son opération, rendre la Pierre produite par l'Or vulgaire, aussi excellente que celle produite du seul Mercure; ce qui se fait en prenant la Pierre & la mêlant avec trois ou quatre parties de Mercure philosophique, & la faisant cuire à petit & lent feu, & en trois mois ou environ elle sera parfaite, passant dans l'espace de ce tems par toutes les couleurs comme au premier & second Oeuvre: & c'est là ce qu'on appelle la multiplication que l'on peut réitérer tant de fois qu'on voudra, & à chaque multiplication la Pierre s'augmente de dix, à la seconde de cent, à la troisième de mille, &c. Outre que les dernieres multiplications se

font toujours en moins de tems que les premières.

Il y a encore la fermentation de la Pierre, qui se fait avant que de la multiplier, & qui se réitere aussi si on veut, elle peut être faite en diverses manieres, en voici une. On prend quatre parties d'Or vulgaire, une partie de la Pierre; on fait fondre ces deux en une masse friable, dont il faut prendre une partie & trois parties de Mercure Philosophique, & cuire le tout pendant le tems nécessaire, pour coaguler la Pierre en une poudre rouge, propre alors à faire projection sur tous les Métaux; cette coction ne durera que deux mois.

Si on ne veut faire que de l'Argent, il ne faut pas faire rougir l'Elixir par la coction, mais quand on voit sa matiere blanche, il la faut alors tirer du feu & la fermenter avec de l'Argent.

Tous les Philosophes ont assez clairement parlé de ces opérations, mais ils ont merveilleusement enveloppé de figures leur Mercure, qui est la clef de l'Oeuvre; & pour commencer à donner les preuves de ce petit système, & l'examiner par la règle même que je me suis prescrite, je dirai que les Philosophes nous ont décrit leur Mercure, ensorte que nous pouvons jurer qu'il est à peu près pour la forme extérieure comme le Mercure vulgaire; ainsi il faut rejet-

ter d'abord toutes les eaux transparentes, les rosées de Mai, les esprits acides, &c.

Notre eau ne mouille point les mains, c'est ce que dit le Cosmopolite, Chap. x, Epilogue, parabole, &c.

Elle ne mouille & ne s'attache qu'à ce qui est de sa nature, cela ne convient qu'au Mercure selon le même.

Dans la différence que le Cosmopolite * fait du Mercure philosophique d'avec le Mercure vulgaire, il ne les distingue point par des qualités sensibles & apparentes comme de la pesanteur, de la diaphanéité, de la blancheur & autres, mais il s'arrête seulement à les distinguer par certaines qualités intérieures & insensibles, ce qu'assurément il n'auroit pas fait si le Mercure philosophique, ne ressembloit au Mercure vulgaire; quoique cette preuve soit négative, elle ne laisse pas d'être concluante; il ne faut que lire le Passage cité de Philalethe Chap. II. le Mercure des Philosophes ressemble à du métal fondu dans le feu; donc il est semblable au Mercure vulgaire.

Le Mercure philosophique * garde & conserve toutes les proportions & les forme du Mercure.

Le sujet matériel * de la Pierre est l'Or vul-

* Chap. IV. des trois principes.

* Philalethe, Ch. X.

* Philalethe, Ch. XIII. & XVII.

gaire & le Mercure coulant. Dans le Chapitre XV & XVIII de Philalethe, on peut voir que ce Mercure doit être semblable extérieurement au Mercure vulgaire, puisqu'on peut comme le Mercure vulgaire l'amalgamer avec l'Or; qu'on peut laver cet amalgame, qu'on peut même sublimer & revivifier ce Mercure comme le vulgaire. Je m'imagine que cela suffit sans en chercher des preuves ailleurs, comme je le pourrois faire, mais si ce Mercure est semblable au vulgaire extérieurement, il est bien différent intérieurement: on en peut voir les différences dans le Cosmopolite Chap. VI. des trois principes, & dans Artephius, qui appelle inique le Mercure vulgaire.

Si je m'arrêtois à prouver tout, il me faudroit plus de tems que je n'ai résolu d'y en employer, il m'ennuye même déjà d'en tant écrire, & peut-être me suis-je arrêté sur des choses qui ne le méritent pas. Je choisirai seulement quelques endroits que je crois qui sont les plus difficiles à entendre, & si il me reste du loisir j'acheverai d'autoriser les autres, qui peut-être n'en ont pas besoin, comme par exemple que ce soit l'Or & le Mercure qui soient les principes de la Pierre, & autres semblables.

J'ai dit que la Pierre se faisoit par deux diverses voies, l'une avec le Mercure seul, qui est la voie la plus excellente & la plus courte; & qu'elle se faisoit encore avec l'Or

& le Mercure philosophique, & que cette voie est plus longue & moins excellente; que la différence qui se trouve en ces deux voies est dans leur première opération, c'est-à-dire dans la production du Souffre ou de l'Or philosophique avec lequel on fait immédiatement la Pierre en le mêlant avec le Mercure: voici sur quelles autorités je me fonde, pour faire voir que la Pierre, ou le souffre ou Or philosophique se produit du seul Mercure. Geber Livre II. chap. 9. Philalethe Chap. 19. disent: *Si vous pouvez le faire avec du Mercure seul, vous feriez une belle découverte du très-grand Oeuvre, & un ouvrage plus admirable que celui que produit la Nature.*

Geber Livre II. Chap. 24. *de la Médecine, qui coagule le vif-Argent, dit parlant de cette Médecine (qui est ce souffre philosophique) on le tire tant des corps que du vif-Argent même, parce qu'on les trouve de même nature, mais on le tire plus difficilement des corps, & plus facilement du vif-Argent; de quelque espèce que soit la Médecine, tant dans les corps que dans la substance du Mercure même, vous ferez une découverte.*

Geber Livre I, Chap. 52, dit: *La Médecine qui coagule le vif-Argent, peut être tirée des corps métalliques, mais on la tire plus facilement & prochainement du vif-Argent seul.* Le même Chapitre 54. dit: *L'humidité cérative se trouve plus facile-*

ment, mieux & plus prochainement dans le Mercure que dans les autres. Le même Geber Livre II. Chap. XXIV, dit: La Médecine qui coagule le Mercure y est renfermé &c. c'est le régime, &c.

Arisleus en la tourbe dit, que Gabertin, ou l'Or des Philosophes, est de même matière substancielle que Beia, ou que le Mercure.

Cosmopolite au Dialogue du Souffre dit: le Souffre des philosophes est très-parfait en l'Or & en l'Argent, mais il est très-facile en l'Argent-vif.

Cosmopolite, au Chapitre 5. des trois principes, dit l'Art n'est qu'une conjonction de l'humide radical des Métaux & du feu, c'est-à-dire d'une femelle & d'un mâle, lequel cette femelle a engendré; car le Mercure Philosophe a un souffre; c'est l'Or philosophique, qui est d'autant meilleur, parce que la Nature l'a digéré, & on peut tout faire du Mercure seul; il a une vertu si efficace qu'il suffit & pour toi & pour lui, c'est-à-dire que tu n'as besoin que de lui seul sans addition, tu pourras parfaire toutes choses du Mercure; Hermes dit: *dans le Mercure est tout ce que cherchent les Sages.*

Au Traité du Sel Chap. 2 il dit, le Mercure philosophique est un Or en puissance, & peut être digéré en Or philosophique ou en rougeur, & il se coagule ainsi; & si cet Or est de nouveau dissout par un nouveau
menstrue,

menstrue, il s'en fera la pierre, &c. Il n'est pas de besoin donc de réduire le corps parfait, parce que nous ne trouverions que le même sperme que la Nature nous offre, & auquel elle a donné une forme de métal, mais elle l'a laissé cru & imparfait, mais nous le pouvons cuire & digérer, & le mener à maturité.

Philalethe Chap. 18. dit: notre Mercure donne de l'Or de lui-même, qui est le principe de nos secrets.

Philalethe Chap. 18. & 19. dit, on trouve notre Soleil dans le Soleil & la Lune vulgaire, mais il y a plus de peine à trouver dans l'Or vulgaire la matière la plus prochaine de la Pierre, qu'à faire la Pierre. L'Or vulgaire est la matière prochaine de la Pierre, l'Or philosophique en est la matière la plus prochaine.

L'Or vulgaire mêlé avec notre Mercure, & cuit, se convertira tout en notre Soleil, mais ce n'est pas encore la Pierre; mais si cet Or est cuit une seconde fois avec notre Mercure, il donnera la Pierre, cela est clair.

Notre Or est de notre Mercure, & il est aussi dans l'Or vulgaire.

Enfin pour connoître que le Mercure seul peut donner l'Or philosophique en peu de tems, & pour voir aussi que le Mercure & l'Or vulgaire mêlez donnent ce même Or philosophique, mais avec plus de peine; & pour voir encore que cet Or n'est pas la

Pierre, mais qu'il n'en est qu'un des principes immédiats avec le Mercure, il ne faut que lire Philalethe aux Chapitres X, XI, XVIII, XIX & XX; car il faudroit tout copier tant il y parle expressement, & lire aussi le Traité du Sel Chap. 2. &c.

Et pour connoître encore que l'Or vulgaire doit avec le Mercure se convertir en Or ou Souffre philosophique, & que ce souffre étant dans la seconde opération mêlé avec notre Mercure, donnera la Pierre, ce qui fait les deux opérations, je vais en rapporter quelques autorités.

Premierement Philalethe, Chap. XIX. & XX, dit que ces deux Oeuvres ont une représentation emblématique l'une de l'autre, sçavoir que dans la premiere du seul Mercure, qui est pour faire dans la seconde l'Or philosophique avec l'Or vulgaire, on voit une noirceur, une blancheur & une rougeur; mais que dans la seconde Oeuvre on voit une noirceur parfaite, une blancheur parfaite, & une rougeur parfaite.

Le Cosmopolite Chap. XI, dit que le feu du second Oeuvre, n'est pas tel que celui du premier.

Pour le tems de ces deux oeuvres, Philalethe les marque aux Chapitres XVIII, XIX, & XXXI. le Cosmopolite au Chap. X. en sa Parabole. Le Traité du Sel au Chap. VI, que je ne rapporte point, parce qu'il me faudroit trop écrire; Despagnet, Canon

137. dit que le premier Oeuvre pour le rouge est fait dans la seconde maison de Mercure; & que le second Oeuvre se fait dans la seconde maison de Jupiter; ce qui convient pour les tems avec ceux ci-dessus: & parce qu'il faut sçavoir quelques principes d'Astrologie pour expliquer cela, je dirai que les Astronomes commencent leur année par le signe du Bélier, c'est-à-dire quand le Soleil y entre, qui est environ le 21 Mars. La seconde maison de Mercure est la Vierge, qui comprend le mois de Septembre ou environ, quand le Soleil y est; la seconde maison de Jupiter c'est les Poissons, qui comprend une partie de Février, lorsque le Soleil est dans ce Signe; commençant donc par Mars, le premier Oeuvre doit durer six mois, c'est-à-dire finir en Septembre.

Ces deux Oeuvres se voient absolument requis dans ce dernier Auteur.

Canon 121. *La pratique de notre Pierre se parfait par deux opérations; la premiere en créant le Souffre, l'autre en faisant l'Elixir.*

Canon 123. *Que ceux qui s'appliquent à la Philosophie, sçachent que du premier Souffre on en peut tirer un second & le multiplier. Le Souffre se multiplie de la même matiere, dont il est engendré, en ajoutant une petite portion du premier.*

Canon, 124. *Car l'Elixir composé d'une eau métallique, ou du Mercure, de ce second souffre & ferment.*

Mais quand on ajoute le ferment, la Pierre est faite, si on ajoute le ferment à ce second souffre; on ajoute le ferment à la Pierre, donc ce second souffre est la Pierre produite par le second souffre: or suivant cet Auteur, ce premier souffre a été fait du Mercure, & de l'Or vulgaire; il restoit à faire voir que le ferment ne se doit adjouter que quand la Pierre est faite; ce qu'on pourra voir au Traité du Sel, chap. 8. Philaléthe chap. 19, & 31 Cosmopolite au Traité du Souffre, pour faire voir encore par le Cosmopolite la nécessité & ressemblance des deux opérations, en travaillant avec le Mercure conjoint avec l'Or vulgaire, & passant sur ce que Morien en dit qui est assez remarquable, nous considererons quelques passages de ce Philosophe, que l'on verra être la même chose exprimée diversement.

Chap. 9. dit, * il y a un métal qui est un acier philosophique, qui se joint avec le vulgaire; l'Acier conçoit & engendre un fils plus clair que son pere; puis si la semence de ce fils qui vient de naître est mise en sa matrice, elle la purge, & la rend mille fois plus propre à porter de très-bons fruits. Voilà un abrégé du premier & second Oeuvre, ce qui va encore mieux paroître par la conformité des autres passages suivans.

Chap. 10. dit, il faut que les pores du corps s'ouvrent en notre eau, que la semence soit poussée dehors cuite & digeste;

* Le Cosmopolite.

& puis qu'elle soit mise en sa matrice; le corps c'est l'Or, notre eau ne mouille point les mains & est liquide; la matrice c'est notre Lune, & non l'Argent vulgaire, & ainsi est engendré l'Enfant de la seconde génération; voilà encore les deux procédés; ce qui est assez désigné par cet Enfant de la seconde génération, car il y en doit avoir un de la première, qui est l'Or des Philosophes, qui est la semence cuite de cet Enfant de la première génération, qui est plus claire que son pere.

Chap. II. La terre se doit résoudre en une eau qui est le Mercure des Philosophes, & cet eau résout le Soleil & la Lune, en sorte que il n'en demeure que la dixième partie avec une partie, & on appelle cela humide radical des métaux: puis prends de l'eau de notre terre, qui soit claire, & dans cette eau mets-y cet humide radical métallique, & gouverne tout par un feu non tel qu'en la première opération, alors tu verras toutes les vraies couleurs &c. Je t'ai tout révélé au premier & second Oeuvre.

En l'Epilogue il dit dissous l'Air congelé, ou cuit-le de maniere qu'il devienne eau. Dans cet Air tu dissoudras la dixième partie d'Or, scelle cela, & cuits jusqu'à ce que l'Air se change en poudre, qui est l'Or Philosophique; puis après ayant le Sel du monde, les diverses couleurs apparôîtront.

* Cosmopolite.

Les diverses couleurs n'apparoissent ainsi que j'ai dit, que dans le second Oeuvre. Le Sel du monde, ou le Sel simplement est le nom que donne le Cosmopolite au Mercure des Philosophes; cela se peut prouver par le chap. 3. 10. & à la fin de l'Epilogue. Philalethe aussi l'appelle Sel chap. I. Le Traité du Sel ne l'appelle jamais presque autrement.

La Parbole dit, l'Arbre Solaire, c'est l'Or vulgaire; le fruit de l'Arbre Solaire, c'est l'Or Philosophique, que l'on doit mettre dans notre Mercure, d'où se doit former la Pierre. Ce qui le peut prouver par ce qui est dit à la fin de cette Parbole. Une seule chose mêlée avec une eau philosophique, &c. ou par cette chose il entend l'Or philosophique, comme on peut faire voir qu'est expliqué ce passage au Traité du Sel chap. 6.

Ce seroit trop entreprendre que de vouloir prouver tout, faites-moi seulement sçavoir ce que vous trouverez ici à redire, & je tâcherai de vous satisfaire, de même qu'à vous expliquer tous les passages que vous désirerez dans le sens que je les entends; mais pour répondre en peu de mots à ce que vous dites, sçavoir si (comme estiment quelques-uns) le Salpêtre, l'Antimoine & le Fer peuvent être la premiere matiere des Philosophes, je vous dirai que je ne crois pas que cette opinion puisse raisonnablement se soutenir, soit qu'on prenne séparément

ces trois matieres, soit conjointement. Premièrement à l'égard du Salpêtre, il n'y a pas d'apparence, en ce que ce n'est pas une chose minérale; or tous les Philosophes tombent d'accord que la miniere d'où ils tirent leur Mercure est une chose minérale. Secondement ces mêmes Auteurs disent que le sujet des Philosophes est le même que celui dont la Nature se sert pour former l'Or & l'Argent, & les autres Métaux dans les mines, comme assurent, le Trevisan, Zacaire, le Traité du Sel, le Cosmopolite &c. Or jamais aucun Philosophe n'a dit que les métaux fussent formés de Sel nitre, à moins que de prendre ce mot en un sens figuré. En troisième lieu l'eau que l'on peut faire du Sel nitre, est comme l'eau commune, & l'eau des Philosophes ne mouille point. En quatrième lieu, le Traité du Sel au Dialogue qui est à la fin, traite de vision cette opinion, & traite de ridicule un Alchimiste qui se persuadoit que ce Sel étoit le sujet des Philosophes.

Quant à ce que vous dites que l'Antimoine & le Fer sont la matiere du Mercure, & du Souffre des Philosophes, j'aurois souhaité deux choses; l'une que vous vous fussiez plus expliqué, sçavoir si vous entendez que l'Antimoine soit la matiere d'où on doit extraire le Mercure des Philosophes, & le Fer, celle où l'on doive extraire leur Souffre pour le mêler avec ce Mercure; ou si vous

estimez que l'Antimoine avec le Fer doivent ensemble composer la miniere, d'où avec artifice on doive extraire ce Mercure philosophique. L'autre chose que j'aurois souhaité, est que vous m'eussiez voulu citer quelques principales autorités, sur lesquelles vous vous fondez; car en tous ces cas il me semble qu'il ne me seroit pas difficile de les expliquer en leur vrai sens, & montrer ce qui peut être la cause que toutes ces suppositions ne s'accordent, ni avec la nature, ni avec les Philosophes. Au lieu que dans l'état où je suis, il faut deviner votre supposition, & la preuve que vous en avez.

Le nombre des Métaux n'est pas le même chez tous les Auteurs; cela dépend de la définition que l'on voudra donner au métal; ainsi ce n'est plus qu'une question de nom. Chez Geber il n'y a que six métaux: il n'y comprend pas le Mercure; Paracelse & Glaubert en comptent neuf ou dix, ils comprennent le Mercure, l'Antimoine & le Bismuth; mais sans nous embarasser dans cette chicane nous pouvons assûrer que Richard Anglois dont il est tant fait mention dans le grand Rosaire, que les Minéraux tels que l'Antimoine, le Zink, le Bismuth & les autres Métaux sont composés des mêmes principes, sçavoir de Souffre, & de Mercure; c'est aussi ce qu'assurent le Trevisan & Zacaire.

Mais les Philosophes nous assurent encore
que

que leur sujet est celui dont la Nature se sert pour la production des Métaux vulgaires; & par conséquent ce ne peut être un métal, ni une chose composée de ces principes, & altérée en une forme métallique. De sorte que le sujet des Philosophes doit être la chose dont l'Antimoine même a été formé, & qui est encore plus crue que ce minéral, & plus proche du principe de la Nature.

Il n'y a pas de raison, pour laquelle on voulût que le mercure de l'Antimoine fût plutôt le Mercure philosophique, que le Mercure du plomb ou de l'estain. Car quand le Mercure pourroit être tiré de l'Antimoine, ce que je n'accorderois pas volontiers, quoiqu'on fasse bien des histoires pour le prouver, il ne différeroit que très peu du Mercure du plomb; & selon Geber & tous les Philosophes, le Mercure de l'estain seroit encore plus fort Aussi le Traité du Sel au chap. 2. faisant une énumération des diverses teintures particulieres que l'on peut faire, à l'imitation de la Pierre des Philosophes, qui est la racine de ces teintures, dit, que la teinture de l'Antimoine, du Fer, du Soleil, de la Lune, du Vitriol, du Mercure, du Venus, &c. ne teignent point universellement comme fait la Pierre des Philosophes, qui est le principe par lequel on tire toutes ces autres teintures particulières; que cette Pierre des Philosophes est la pre-

miere de toutes: qu'il faut s'appliquer à ce premier sujet métallique. Ce qu'il emprunte de Basile Valentin, & ce qui est conforme à ce que dit le Cosmopolite sur la fin du sixième chap. des trois Principes, qu'après qu'on a l'arbre qui est l'Oeuvre universel, on peut faire venir les rameaux qui sont ces teintures particulieres. Philalethe chap. 13. & 17. désigne assez que ce n'est point un Mercure Extrait des Métaux & Minéraux, & ce qu'il dit en ces deux chap. suffit à faire voir que le Mercure des Philosophes est le Mercure non vulgaire, qu'il faut animer, ou lui donner un certain Souffre métallique qu'il n'a pas; & que leur Souffre c'est l'Or sans équivoque, comme j'ai dit ci-dessus, & auquel a été marié le mercure philosophique.

Laissez tous Minéraux, & laissez tous Métaux seuls, Trévisan pag. 117. Zachaire confirme cette opinion en plusieurs endroits.

Suite du précédent Traité.

Ce que vous demandez à présent de moi, après que vous m'avez un peu plus particulièrement exposé votre sentiment, ne m'embarasse pas moins que quand je l'ignorois davantage. Car vous m'en dites peu; je ne sçaurois encore appercevoir sur quels passages plus formels, & sur quelles autorités vous fondez vos conjectures; il s'agit de sçavoir quel est le sujet, ou quels sont les sujets (si on veut) dont les Philosophes composent leur Oeuvre, pour éviter les équivoques, il

faut un peu s'expliquer; l'Oeuvre des Philosophes est de faire la Pierre avec le Mercure seul, ou avec le Mercure & l'Or vulgaire; on fait par l'une ou l'autre de ces deux voies, premierement l'Or des Philosophes: puis de cet Or avec le Mercure, on en compose la Pierre dont on trouve le procédé dans Raymond Lulle, Arnaud de Villeneuve &c. & il est indubitable que les principes immédiats de la Pierre sont le Mercure des Philosophes, & l'Or des mêmes Philosophes; il est encore très-clair ce me semble, chez tous les Auteurs, que l'Or des Philosophes est produit de l'Or vulgaire & du Mercure mêlés ensemble, j'en ai rapporté assez d'autorités, il n'est pas besoin de les répéter; & cet Or philosophique peut être aussi produit du Mercure philosophique tout seul, comme l'assurent Geber le Cosmopolite, Philalethe, &c. pour cela doit passer sans contestation, & il me seroit très-facile de le prouver par les autorités. Mais la principale difficulté dans l'Oeuvre Philosophique, est d'avoir le Mercure, ou cette liqueur dont parle le Cosmopolite, qui dissout l'Or comme l'eau chaude fond la glace; & trouver cette liqueur, est tout l'Oeuvre, dit Philalethe chap. 17.

Mais parce que ce Mercure selon Geber, Philalethe & le Cosmopolite, ne se trouve pas sur la terre, il faut selon eux le faire; non pas en le créant, mais en le tirant des choses où il est enfermé; ce Mercure a donc

une miniere, soit que le philosophe la doive composer, soit que la Nature lui offre toute prête, d'où l'industrie de l'Artiste doit le tirer, en l'extraiant du corps minéral.

Mais comme tous les Livres des Philosophes sont pleins de recipés énigmatiques, & qu'ils déclarent ailleurs assez clairement tout le procédé, on a raison de croire que tous ces récipés ne regardent que la composition du Mercure des Philosophes. Ainsi le Cosmopolite au chap. II. l'enseigne en ces termes que j'écris, parce qu'il n'y a que deux mots. Rx de notre terre par onze degrés onze grains, de notre Or un grain, de notre Lune deux grains; mettez tout cela dans notre feu, & il s'en fera une liqueur sèche. Premièrement la terre se résoudra en une eau, qui est le Mercure des Philosophes, & voilà tout ce qu'il en dit, qu'il répète à la fin de ce chap. sous une énigme, disant, cela se fera, si tu donnes à dévorer à notre vieillard l'Or & l'Argent, afin qu'il les consume, &c.

Philalethe au chap. 7, l'enseigne de même, Rx de notre Dragon ignée qui recele en soi l'Acier mystérieux, quatre parties, de notre Aimant neuf parties: mêlez cela par un feu brûlant, &c Geber en cent endroits cache sous des procédés sophistiques toute la composition du Mercure, & le procédé de l'Oeuvre, comme il en avertit. On a donc quelque raison de penser qu'il faut plusieurs matieres pour composer cette miniere, je

ne cherche pas si ces matieres entrent essentiellement dans la composition du Mercure, ou si elles ne servent qu'à sa purification, je les envisage seulement comme absolument requises pour faire ce Mercure Philosophique.

Mais je trouve dans Despagnet, Canon 46. que le mercure a un souffre, qui a été multiplié par artifice; Canon 30. que le mercure doit être imprégné d'un souffre invisible, pour devenir mercure philosophique; & au Canon 51. chap. 11. Philalethe, que ce n'est pas assez d'ôter au mercure toutes ses impuretés, mais qu'il lui faut ajouter un souffre naturel qu'il n'a point, & dont il n'a que le ferment. Et au Canon 58. qu'il faut que la Vierge mercurielle aîlée soit imprégnée de la semence invisible du premier mâle.

Je trouve encore dans le Cosmopolite chap. 6. des trois principes, que le mercure est une quinte-essence créée du souffre & du mercure, que le mercure se tire du souffre & du mercure conjoints. Enfin je trouve en Philalethe au chap. 11. qu'il faut introduire un souffre dans le mercure, qui le rend philosophique; au chap. 10. que dans notre mercure il y a un souffre actuel & actif, qui par la préparation y a été ajouté. Au chap. 2. qu'en notre eau il y a un feu du feu du souffre, & une autre matiere. Au chap. 14. que cette addition du véritable souffre

se fait par degrés, selon le nombre des aigles ou des sublimations philosophiques; au chap. 17. que notre eau se compose, & que notre mercure se doit animer d'un soufre qui se trouve en une matiere vile, non pas en elle-même, mais aux yeux du vulgaire, outre une infinité d'autorités que je pourrois rapporter. Je suis porté à croire qu'il faut pour composer la matiere du mercure mêler plusieurs choses, dont la principale chose qui s'y trouve, est un mercure & un soufre. Tout cela étant donc entendu, je dis que le fer commun n'est point le sujet, d'où on doit tirer le soufre ou l'or philosophique, qui se doit mêler avec le mercure philosophique, pour faire la Pierre immédiatement; & qu'il n'est point non plus le sujet qui fournit au mercure le soufre invisible & intérieur, dont il a besoin pour devenir mercure philosophique; ou ce qui est la même chose qu'il n'entre point en la composition de la manière des Philosophes; & j'ajoute que l'antimoine n'est pas non plus la matiere d'où le mercure philosophique s'extrait; car *il se tire d'un minéral quasi métallique, impératif à tous minéraux, métaux, végétaux, & animaux.*

Comme il semble que l'on ne va qu'à tâtons en l'étude de cette Science, on y reçoit aussi toutes sortes de preuves; elle n'est pas du nombre de celles qui se démontrent métaphisiquement, elle n'établit pas les principes pour en tirer des conclusions

par ordre, il faut deviner tout cela, mais quoiqu'il y ait à deviner, on ne doit rien supposer qu'on trouve chez quelqu'Auteur; or je ne pense pas, qu'il y en ait un seul qui ait parlé du fer & de l'antimoine pour les principes matériels de l'Oeuvre; je sçai que cette preuve est négative, & qu'on n'a pas droit d'en rien conclure en rigueur, mais si on se donne la peine de l'examiner, elle ne laissera pas d'avoir quelque poids, en considérant que les Philosophes n'ont écrit que pour enseigner leur Science. Il y auroit aussi quelque sujet de s'étonner que les Philosophes n'eussent pas écrit plus clairement de ces deux matieres; il est vrai qu'ils tiennent leur Science secrete, mais elle n'auroit pas couru de risque, parce que je ne crois pas, nonobstant tout ce qu'on dit, qu'on puisse tirer ni souffre du fer; ni mercure de l'antimoine; & je peux assurer que la Pierre est plus aisé à faire que cela, après les Auteurs qui en ont parlé.

Ils nous disent enfin que qui connoît la matiere, peut aisément venir à bout de tout le reste; & ils nous avertissent que ce premier travail, qui est de produire le mercure, est si simple & si aisé & si naturel, que c'est pour cela qu'ils en parlent avec tant de retenue, parce qu'ils n'en pourroient rien dire qui ne le fist connoître: d'ou vient que le Cosmopolite prend pour devise: *La simplicité est le sceau de la Vérité*, & qu'il dit

par-tout que la Pierre est très-facile. Les travaux d'une infinité de personnes qui se tuent dans ces extractions de souffre & de mercure, tant de l'antimoine que du fer, & des autres métaux & minéraux, & qui n'y ont jamais pû réussir, sembleroient justifier que ce n'est pas une chose si facile, si un enfant de l'Art s'arrêtoit à toutes leurs opérations sophistiques.

Mais laissons ces conjectures & vrai-semblances, ausquelles les pâles Chimistes, au mépris de l'art hermetique, ont donné lieu, par leur opiniâtreté à contredire la Nature, dont les opérations sont si simples; & voyons si dans les Auteurs approuvés, & qui ont le caractere de Philosophes, nous pourrions rencontrer quelque chose qui exclue de leur Oeuvre le fer & l'antimoine.

Premierement le fer ne peut fournir l'Or philosophique, ou le souffre des Sages, qui est une des matieres immédiates, dont avec le mercure philosophique on compose la Pierre: je le prouve par la seule autorité de Philalethe & de Flamel en son Poëme, philosophique, & par la Fontaine des Amoureux de philosophie. Flamel en son Poëme, & la Fontaine des Philosophes disent, que plusieurs cherchent ce souffre dans les minéraux &c, dans le Saturne, Jupiter & Mars inutilement & il ajoute en suite:

Mais moi je l'ai trouvé
Au Soleil, & l'ai labouré.

Philalethe au chap. 19. dit en termes exprès, que le Soleil philosophique se tire du Mercure seul, & plus facilement & plus promptement que de l'Or vulgaire; ainsi, dit-il, notre Soleil est la matiere très-proche de notre Pierre, l'Or vulgaire en est la matiere prochaine, parce qu'on en tire notre Soleil par l'aide de notre Mercure, & les autres métaux & minéraux en sont une matiere étrangere, où on peut dire que les métaux contiennent notre Soleil, en tant que d'iceux on peut tirer l'Or vulgaire. Voilà ce que dit Philalethe; mais on pourroit assurer qu'il y auroit plus de peine à faire, que le fer devint Or, qu'à tirer de l'Or le souffre philosophique, parce que selon que le disent les Philosophes, & particulièrement Geber & Zachaire, il n'y a point de métal qui ait moins de disposition pour la perfection ou la conversion en Or, qu'en a le fer. Je m'imagine que cette preuve est positive & suffisante, mais elle se confirme encore par le sentiment universel des Philosophes, qui demandent l'Or pour leur ouvrage; Philalethe y est formel au chap. 13. 10. 11. 14. 15. 16. &c. & il le répète en une infinité d'endroits; le Cosmopolite, chap. 10. & à la fin du chap. 16. du Traité du Souffre; Despagnet Canon 18. 19. 20. 24. 28. 29. &c. & tous ces Philosophes veulent prouver par raisons, que c'est l'Or vulgaire qui donne l'Or des Philosophes; mais cet Or vulgaire doit

auparavant avoir bu l'eau de la Fontaine de Jouvence, & s'y être noyé, car il se convertit en elle & elle en lui.

Geber à la fin de l'Investigation, quoiqu'ailleurs assez obscur, en parle fort nettement. Je croi que cela suffit pour faire voir que l'Or des Philosophes ne se tire point du fer; & on en demeurera convaincu, si on prend la peine d'examiner les lieux que je cite, & si on veut faire quelque réflexion sur ce que dit Philalthe dans le passage du dix-neuvième Chapitre que je viens de citer; car on en doit conclure qu'avant qu'on pût extraire ce Souffre philosophique du fer, il faudroit que ce fer devint Or.

Il semble aussi que la raison s'accorde avec cela, car les Métaux sont doués d'une sémence, comme votre ami l'a fort bien remarqué; & on prétend qu'ils ont été compris dans cette générale bénédiction que le Créateur donna aux créatures, (*Croissez & multipliez?* La sémence qu'ils ont, c'est une eau & selon le Cosmopolite, c'est un Mercure; & cette sémence doit être double, il faut qu'il y en ait du mâle & de la femelle; la sémence masculine est le Souffre, & la féminine c'est le Mercure; l'une sans l'autre ne peut de rien servir, telle est donc la pureté de la sémence, telle sera la pureté du métal. Mais puisqu'il se présente occasion de parler de la génération des Mé-

taux, pour faire comprendre le raisonnement que je prétends en tirer, je m'en vais l'expliquer, comme ont fait quelques Philosophes, & je n'établirai ce systême que sur l'autorité de Geber, du Cosmopolite, Trevisan, Zachaire & Arnaud, sans rapporter leurs autorités; comme ces Philosophes vivoient en des siècles, où l'on avoit grande vénération pour Aristote, ils ont raisonné suivant les principes de sa Physique.

Le Trevisan, Zachaire & Arnaud le citent à tout moment; pour Geber il n'en parle pas, mais l'on voit assez qu'il suit ses sentimens, & qu'il eût même crû faire une faute considérable contre la raison que de s'en éloigner: lui qui étoit Arabe, a suivi en cela le sentiment des plus habiles de sa Nation, * qui ont pris bien de la peine à commenter ce Philosophe, ce qui montre l'estime qu'ils faisoient de sa doctrine: il ne faut que voir les louanges exorbitantes, & contre le bon sens, que lui donnent tous les Arabes, particulièrement Averroës & Avicenne; on peut donc dire avec ces Philosophes, que les quatre Elémens produisent vers le centre de la terre une certaine liqueur, qui est le Mercure & la sémence féminine; & que ces mêmes Elémens produisent aussi une autre substance seiche, qui est le soufre; dans la premiere dominant l'eau & l'air, dans la se-

* Il est bon d'observer que ce Pays est celui du monde le plus fréquenté par les vrais Philosophes.

conde dominant la terre & le feu. D'autres ont expliqué cela autrement & prétendent que le Mercure est fait seulement d'eau de terre, & le Souffre d'air & de feu, & d'autres ont dit que le Mercure est d'air & d'eau & le Souffre de terre & de feu. Mais quoi qu'il en soit; il y a toujours deux matières, deux sémences, une masculine & une féminine; & comme les Philosophes semblent se contredire sur ces principes, il est difficile à un inquisiteur de la Science & qui n'est pas encore bien assuré de rien statuer de certain; cependant il ne doit pas balancer à les suivre, parce qu'ils s'accordent tous dans les effets des principes qu'ils supposent diversement. Le sentiment plus général qu'ils ont sur la formation des Métaux est que le Mercure contient tout ce qui est nécessaire pour produire un métal; il est comme un oeuf d'une poule qui n'a-voit pas souffert le coq, ou encore comme un oeuf parfait & qui contiendrait la sémence du coq, mais qui ne donnera jamais de mouvement à ma matière de l'oeuf, si cette sémence intérieure n'est excitée par un Agent extérieur. De même, disent Zachaire & le Trevisan, la nature après avoir fait le Mercure lui joint un Souffre qui est son Agent, & qui n'entre pas essentiellement dans la composition du Métal, mais cet Agent en est peu à peu séparé par la seule coction, & moins il reste de cet Agent, plus le Métal

est parfait. Le Mercure est donc à l'égard du Métail comme la matiere, & la vertu du Souffre en est comme la forme. Quand la nature a joint ces deux, elle ne fait que les cuire, & par cette cuisson le souffre se sépare, & la vertu agit sur ce Mercure, & reste en lui; or si ce Souffre est entièrement séparé, le Métail sera très-parfait, & ce sera de l'Or qui n'est qu'un pur feu dans le Mercure; ce qui se voit en ce que l'Or s'imbibe plus facilement de Mercure que tout autre Métal, parce que ce n'est qu'un Argent-vif cuit par son propre souffre. Les autres Métaux participent donc plus de ce souffre, qu'ils peuvent moins s'imbiber d'Argent-vif. Il est donc évident que ce qui fait la perfection dans les Métaux est le Mercure, & ce qui cause leur imperfection est le mélange de ce Souffre terrestre.

Cela est tant rebattu par Geber & Arnaud, qu'il n'en faut point douter, si on ne veut renoncer à leur doctrine. Je me suis insensiblement engagé plus avant que je ne voulois; j'abandonne donc la poursuite de cette explication, parce que cela me mèneroit trop loin, & je concluerai que si le fer, comme il est véritable, abonde en un souffre impur, livide, terrestre, fixe & non fusible (qui sont les qualités que lui attribue Geber au Chap. 8. du Livre second) il est absolument inutile de le prendre pour l'Or des Philosophes, puisqu'il causeroit plutôt de l'imperfection que

de la perfection, & l'on ne peut pas dire qu'on peut de ce souffre en séparer l'impureté, après que Geber assure que cela est impossible aux Chap. 9. 14. Livre 2. où il en donne la raison.

Mais si la Pierre n'est autre chose que l'Or extrêmement digeste, comme nous en assurent le Cosmopolite, Chap. 10. au traité du Sel, Chap. 2. 8. le Trevisan & Zachaire, pourquoi ne pas prendre de l'Or pour tâcher de le cuire plus que la nature n'a fait, & lui rendre la vie qu'il avoit perdu par l'extraction de sa mine & le martir du feu, & ainsi lui donner plus de perfection? Car les autres Métaux, & le fer moins qu'aucun, n'ont pas tant de coction que l'Or. Il faudroit donc en prenant le fer, ou si vous voulez son souffre, qu'on le fit passer par le degré de coction ou métalization qui répond à l'Or, avant qu'il pût devenir la Pierre, qui est encore plus parfaite que l'Or, ce qui est un travail d'Hercule; & d'ailleurs superflus, dès qu'on peut avoir de l'Or vulgaire sans cela.

Puisque les Métaux ont leur sémence en laquelle ils se multiplient, il semble que la sémence de l'Or doit donner de l'Or, qui est l'intention des Philosophes. Mais, dirait-on, cette sémence se trouve dans les autres Métaux; cela est vrai, mais elle n'y est pas si pure, les Métaux sont infectez de lèpre ou de mauvais souffres. Le Traité du Sel

dit, il n'y a que l'Or qui soit pur. Or pour suivre notre comparaison, une sémence impure provenant d'un corps impur, n'engendrera qu'un fruit impur, & si l'on dit qu'il est possible de purifier cette sémence, & de la tirer (ce que toutefois les Philosophes nient) ne vaudroit-il pas mieux prendre cette sémence dans l'Or, où il n'y a pas d'impureté, que d'avoir la peine de la purifier, après l'avoir extraite d'un corps imparfait.

Si le Fer n'est pas l'Or des Philosophes, ni le sujet d'où ils le doivent extraire pour le conjointre avec leur Mercure, & en faire immédiatement leur Pierre, il n'est pas aussi le sujet qui donne au Mercure le Souffre qu'il n'a point, ou qu'il paroît ne pas avoir, afin qu'il devienne le Mercure des Philosophes; mais il me semble que je n'ai pas de besoin de prouver cela, parce que vous supposez que le Mercure extrait de l'Antimoine, soit celui qui dissout radicalement tous les Métaux, ce qui ne convient qu'au Mercure des Philosophes.

Mais les Philosophes assurent qu'on peut faire l'oeuvre entier du seul Mercure sans aucune addition, & que c'est même la voie la plus courte, la plus facile & la plus excellente, mais non pas encore la Pierre transmutatoire. Il ne faudra donc point y mêler ni le Fer ni l'Or, quoiqu'on puisse y mêler l'Or, pour le rendre transmutatoire, quand on ne sçait pas encore le mistère de tirer notre Or, & de notre Mercure, comme

parle Philalethe, Chap. 19. Si on peut tout faire du Mercure, il contient donc dans ses entrailles son propre souffre: c'est en effet ce dont universellement tous les Philosophes nous assurent, & c'est pour ce sujet qu'ils l'appellent Androgin, comme qui diroit qu'il est la sémence & masculine & féminine; ils l'appellent aussi Hermaphrodite, ce qui a donné lieu à bien des gens qui philosophent sur les mots, de travailler sur le Mercure & sur le Venus, que ce terme signifie.

Peut-être pourrois-je m'être trompé ci-devant dans tous ces raisonnemens, & je viens de m'appercevoir que faute de faire un peu de réflexion, j'allois me tromper encore plus grossièrement. Je demeure d'accord que si non-seulement de l'Antimoine, mais de quelque Métail que ce soit, on pouvoit extraire un Mercure pur, ce seroit un Mercure des Philosophes, supposé qu'il fût imprégné de la vertu du souffre; parce que tous les Métaux sont fondés de ce Mercure; les Philosophes nous avertissent bien que nous devons prendre une matiere dont sont formés les Métaux, mais ils ne disent pas qu'il faut tirer cette matiere des Métaux; au contraire, ils le défendent, comme je vais le faire voir après quelques expositions.

Nous devons considérer le Mercure & le Souffre, comme la sémence masculine & féminine, comme la matiere & la forme. Mais par le Mercure & par le Souffre, je
n'entends

n'entends pas les vulgaires, mais les deux principes des Métaux; car le Mercure vulgaire est fait de ces deux, ces principes étant séparés contiennent chacun deux Elémens, & sont la premiere & vraie matiere métallique, dont l'un sans l'autre ne produira jamais un métal; témoins le Cosmopolite, Chap. 3. Geber, Chap. 25. Livre premier, le Trevisan, Zachaire, Flamel.

Ces deux principes sont la premiere matiere, qui est inutile à l'Artiste selon le Cosmopolite, Chap. 4. 7. 12. Et la raison pour laquelle ces deux principes nous sont inutiles, c'est que nous ignorons non-seulement la proportion du mélange de ces deux principes, mais nous en ignorons aussi la maniere du mélange; & quand nous les aurions tous deux dans leur entiere pureté, ils nous seroient inutiles pour cette raison. Il n'y a que la nature qui puisse faire ce mélange, & le faire dans la proportion qu'il faut pour produire un Métal; le Cosmopolite nous en assure, Chap. 4. 6. 12. &c. Geber, Chap. 9. 10. 11. Livre premier; & Zachaire dit que la Nature fait cette composition d'une maniere indicible.

Lorsque la Nature a mêlé ces deux sémences, c'est alors la seconde matiere, ou la matiere prochaine des Métaux, c'est la sémence métallique: & comme de chacune de ces deux matieres séparées, elle en a pû produire autre chose qu'un métal, quand

elle les à mêlées & altérées en certaine substance terrestre, elle n'en fait jamais qu'un métal. C'est-là ce que le Philosophe doit prendre, & c'est de ce sujet terrestre qu'il doit tirer son Mercure, disent le Cosmopolite, Ch. 4. où il est formel, Ch. 3. 6. 12. Geber, Chap. 26. Livre premier. Le Trevisan, partie 2. 3. Zachaire, pag. 203. de l'édition de Paris 1672, où il appelle cette matiere Mercure animé, traité du Sel, Chap. 2. 8.

La Nature, agissant sur cette matiere, par la seule coction en fait tous les Métaux & Métallions par ordre. Le premier degré d'altération est le plomb, le second l'Etain, &c. Mais s'il y a une trop grande quantité de terrestréité, elle n'en produit que des Marcassites & Métallines, comme du Zinc ou du Bismuth, qui sont de l'Etain imparfait, de l'Antimoine qui est un Plomb impur, suivant Zachaire, le Trevisan, le Cosmopolite. Si nous voulons donc faire la sémence métallique, ou pour parler plus proprement, si nous voulons l'extraire, il nous faut connoître ce sujet qui la contient, & lequel si on avoit laissé dans la terre, & qu'il y eût assez de chaleur en ce lieu, seroit devenu un métal, selon la pureté du lieu où elle s'est trouvée. Mais pour cela il ne faut pas imiter les vulgaires Opérateurs, qui prennent les corps Métalliques, soit Or, soit Mercure, soit Plomb &c. Qui veut faire quelque chose de bon, doit prendre la sémence, & non

pas les corps entiers, dit le Cosmopolite, ch. 6.

1. La premiere matiere est le Mercure, & le Souffre à part, selon le même, chap. 3.

2. La seconde, c'est la sémence Métallique, ou le Mercure philosophique, dont s'engendrent les Métaux, chap. 4. 6. & 7.

3. La troisième matiere, c'est le Métail, en l'Epilogue.

La premiere matiere, c'est-à-dire, ces deux principes sont inutiles; la seconde matiere qui est la sémence, ou les principes joints par la Nature, est la seule utile; la troisième, qui est le corps produit par cette sémence, est inutile.

Que la premiere matiere soit inutile, cela a été prouvé; que la seconde soit utile, cela paroît par les ch. 4. 6. 7. 8. 10. 12. & que sa troisième soit inutile, cela paroît encore par l'Epilogue: si tu travailles, dit-il, en la troisième matiere tu n'en feras rien, & ceux-là y travaillent, qui laissant notre matiere, s'amusement à travailler sur les herbes, pierres & minieres, tous êtres déterminés & inanimés, & par conséquent incapables de donner la vie.

Et au chap. 6. ceux qui travaillent sur le Mercure, & sur les autres Métaux, prennent les corps au lieu de la sémence, lesquels sont la troisième matiere qui est inutile.

Au traité du Sel, chap. 2. il faut que vous ayez une sémence d'un sujet de même nature que celui que vous voulez produire. Il

faut donc prendre l'unique Mercure métallique en forme du Sperme cru & non mûr, qui est Hermaphrodite, qui ressemble à une pierre, à cause de sa puissance à passer en acte, & qui comme telle ne peut broyer, & dont la forme extérieure est un soufre puant, qui est le premier sujet métallique que la nature a laissé cru & imparfait. Et chap. 8. il faut tirer le Mercure du même sujet, dont sont produits les corps Métalliques vulgaires que nous voyons.

Zachaire dit, la matiere dont nous nous servons, n'est qu'une seule, semblable à celle dont la Nature se sert sous terre en la production des Métaux; tant s'en faut donc que toutes les matieres que nous pourrions prendre & mêler, fussent métalliques ou non, soient la matiere de notre science.

Les Philosophes ne disent autre chose, ne répètent rien tant que cela; si l'on doit donc prendre la matiere d'où se forment les Métaux, il ne faut pas prendre l'Antimoine, ni le Mercure ni le Fer; mais il faut prendre une matiere dont le Fer, le Mercure vulgaire, l'Antimoine ont été formés, aussi bien que les autres Métaux. Dès que la Nature a joint & uni les deux principes métalliques, il ne s'en fait pas un Antimoine; l'Antimoine est une production même de ces deux principes altérés & cuits par la Nature: de même dès que la poule a fait son oeuf qui contient, comme le Mercure

des Philosophes, un principe actif & passif, qui renferme en lui les deux sémences, la matiere & la forme; dès qu'elle a fait, dis-je, cet oeuf, ce n'est pas un poulet en acte, mais en vertu. La comparaison du poulet au métal, & de l'oeuf à la matiere des Philosophes, n'est pas nouvelle, Hermes l'a faite le premier, & assure que l'on trouve une grande analogie entre l'oeuf & l'oeuvre; Flamel l'a fait aussi; & il y en a des Livres entiers; ainsi l'Antimoine & les Métaux produits du sujet des Philosophes sont comme autant de poulets produits d'un ou de plusieurs oeufs. S'il étoit possible qu'un poulet pût naître d'un oeuf qui contiendrait de l'impureté, il seroit impur, infirme & languissant. De même, quand le sujet Philosophique contient de l'impureté, ou qu'il se rencontre dans un lieu impur, comme l'Antimoine & le Plomb, le Bismuth, &c. selon la qualité ou le degré d'impureté. Mais si un oeuf est bien conditionné, il produit un poulet parfait, de même que notre matiere étant pure produit un métal parfait; car, dit le Cosmopolite, un méchant Corbeau pond un mauvais oeuf.

Si on vouloit donc faire encore un poulet parfait, on ne prendroit pas un peu de ces poulets impurs à demi formés dans l'oeuf; mais on prendroit un oeuf bien conditionné, on en ôteroit, s'il étoit possible, le superflu, & ce qui en naîtroit seroit parfait. Il en va

de même en l'oeuvre philosophique; on veut faire éclore ce poulet philosophique d'Hermodogenes, il ne le faut pas prendre déjà formé & impur, parce que ces impuretés ne peuvent plus s'ôter, c'est-à-dire, qu'il ne faut pas prendre aucun métal ni metaline dont les impuretés ne se peuvent séparer, comme le dit Geber; il ne faut pas prendre non plus aucun métal si pur qu'il puisse être; parce qu'il a des impuretés, selon le Cosmopolite, chap. 3. Mais il faut prendre cet oeuf philosophique, cette semence métallique qui est dans un certain sujet terrestre, & qui n'a pas encore été altéré en aucune espèce métallique; c'est-à-dire, non spécifié ni déterminé: nous en séparerons les impuretés par la préparation, & nous cuirons & ferons ainsi éclore ce poulet parfait.

Je répète donc qu'il faut prendre une matière laquelle étant une fois conçue, ne peut jamais changer de forme selon le Cosmopolite, chap. 4. De même que l'oeuf ne peut jamais devenir que poulet.

Or l'Antimoine que nous prendrions, a déjà la forme métallique; mais quoi que le sujet que les Philosophes doivent prendre ne change pas de forme, c'est-à-dire, selon le Cosmopolite, qu'il soit déterminé à devenir un métal, il ne s'ensuit pas qu'il doive être métal, quand on le prend.

Je crois que l'on peut aisément penser que

du premier mélange que la nature fait des principes, quoiqu'elle agisse dessus pour les mêler *per minima*, & les déterminer à devenir un métal, il ne s'en fait pas immédiatement de l'Antimoine; de même comme j'ai dit, que dès que le coq & la poule s'étoient accouplez, & qu'elle avoit pondu son oeuf, il ne s'en faisoit pas un poulet, mais seulement un oeuf, l'on peut donc inférer que le sujet philosophique est quelque chose plus cru que l'Antimoine, que c'est le sujet d'où l'Antimoine & les Métaux sont formés.

Je pense que cela est suffisant, mais voici encor d'autres autorités; car je n'ai cité que quelques Auteurs du premier Volume de la Bibliothèque Alchimique, & Geber, d'Espagnet, le Cosmopolite, Lulle & Arnaud qui n'y sont pas; je n'ai rien rapporté de ceux du second Volume qui ne comprend qu'Artephius, & la somme de Geber; parce que le Traducteur a misérablement tronqué & estropié ce dernier Auteur, on le méconnoît dans cette Traduction; de sorte que, comme il en a changé l'ordre, il ne s'y faut pas arrêter pour trouver les lieux que je cite, mais seulement sur l'édition Latine. Je reprends donc la suite de ces autorités.

Le Cosmopolite, chap. 3. dit, il y en a qui prennent le corps pour leur matière, c'est-à-dire, pour leur sémence; les autres n'en prennent qu'une partie; tous ceux-là

sont dans l'erreur, de même que ceux qui essayent de réduire le grain ou le corps en sémence, & qui s'amuse à de vaines dissolutions de Métaux, s'efforçant de leur mélange d'en créer un nouveau.

Tiens pour assuré qu'il ne faut pas chercher ce point où cette sémence dans les Métaux vulgaires, parce qu'il n'y est pas, & qu'ils sont morts.

Le Cosmopolite, chap. 6. dit le Mercure vulgaire, aussi-bien que les autres Métaux, ont leur sémence comme les animaux; le corps de l'animal est comparé au mercure ou à quelqu'autre métal. Qui voudroit donc engendrer un autre homme, il ne faudroit pas prendre un homme; de même qui veut engendrer l'homme métallique, il ne doit pas prendre le corps du mercure ou d'autre métal; moins encore ne pourroit-on de leur différent mélange en produire un, ni après les avoir dissous & divisez en parties; car cette division & dissolution les tuë.

Le Cosmopolite en sa Préface, dit que toutes les extractions d'ame ou de soufre des métaux n'est qu'une vaine persuasion & une pure fantaisie; Geber dit de même, chap. 21. Livre premier.

Le Cosmopolite, chap. 11. de la Nature, & ch. 6. du soufre dit, il faut à l'imitation de la Nature cuire la premiere matiere des Philosophes ou leur Mercure. Or si ce Mercure se tiroit de l'Antimoine, il faudroit

donc

donc que la nature pour produire les métaux pris ce mercure de l'Antimoine, parce qu'elle ne les produit qu'avec ce mercure; Je ne croi pas que personne doute que l'Antimoine soit lui-même composé de ce même mercure. Le Cosmopolite, chap. 6. du Souffre dit, le mercure des Philosophes est en tout sujet, mais il est en l'un plus proche qu'en l'autre, & la vie de l'homme ne seroit pas assez longue pour l'extraire; il n'y a qu'un seul Etre au monde où on le trouve aisément: puisque cela est, je m'étonne que vous n'ayez pas dit que ce mercure se doit extraire de l'étain; car ce mercure y est plus pur que dans l'Antimoine, & en plus grande abondance, selon Geber, puisqu'après le Soleil & la Lune, il n'y en a point de plus parfait, ni qui contienne tant de Mercure que l'Etain; je dirois de même que je m'étonne que vous n'ayez pris le Cuivre au lieu du Fer; car le cuivre est plus parfait, selon Geber, & son Souffre est plus pur que celui du fer, & il en abonde aussi-bien que le fer, & en a davantage de bon que n'en a le fer. Pour la facilité ou difficulté de l'extraction du Mercure de l'Antimoine ou de l'Etain, & du Souffre du fer & du Cuivre, je pense que n'en ayant expérience ni de l'un ni de l'autre, il valloit autant prendre Jupiter ou Venus qui sont plus purs, que de choisir Mars ou l'Antimoine, qui ont tant d'impureté; mais comme on ne trouve,

selon le Cosmopolite, qu'une seule matiere au monde en quoi consiste l'Art, & de laquelle on puise avoir ce qui est nécessaire, on ne peut pas dire que la Pierre ou Mercure qui en est le principe, se peut extraire de tous les Métaux, il en faut déterminer un, ou une autre matiere minérale.

Pour montrer que les Métaux imparfaits & autres métallions, soit qu'on les prenne entièrement, soit qu'on ait l'adresse de les séparer en diverses substances, qui est d'en extraire leur Mercure & leur Souffre, ne peuvent de rien servir, il faudroit copier tout le Chap. 14. du 2. Livre de la somme de Geber. J'aime mieux que vous ayez le plaisir de le lire, c'est le 13. de la nouvelle édition Françoisise, lisez encore le Chap. 9. du même Livre, qui est le 8. de la nouvelle; sur la fin Philalethe, chap. 17. plusieurs se tourmentent pour tirer le Mercure de l'Or, le Mercure de la Lune, mais c'est peine perdue.

Trevisan, page 117. dernière édition, laissez tous Métaux.

Zachaire, page 169. même édition, parlant de ceux qui sont dans l'erreur, y compte ceux qui convertissent les Métaux ou Minéraux en Mercure coulant, ou en Argent-vif; ce seroit assez pour prouver que l'on ne doit pas faire cela de l'Antimoine.

Vous ajouterez, s'il vous plaît, à cela ce que je vous en avois écrit la première fois;

mais comme je ne me persuade pas que je vous satisfasse plutôt cette fois que l'autre; faites-moi la grace de me marquer ce que vous trouvez à reprendre; bien-loin de me chagriner, vous m'obligerez sensiblement, & je ne croi pas qu'on me puisse plus obliger que de me désabuser & me faire voir que je me trompe. Mais je vous avouë franchement ici que je ne crois pas qu'on le puisse faire; car j'ai dit tout ce que j'ai pu, pour me détromper moi-même: j'ai feint cent fois que tous mes principes étoient faux, je les ai examiné par ordre, plus les dernières fois que lorsque je les ai reçus. Et enfin plus je tâchois de me désabuser, plus je voyois clair dans ce que je cherchois; & en effet à celui qui connoît ce que le Cosmopolite en son Epilogue appelle le point de la Magnesie, toutes les difficultés sont levées, tous les nuages se dissipent, & toutes ces choses lui sont claires & manifestes. Que si vous avez quelques expériences, ou quelques raisons, ou quelques autorités pour fonder votre opinion, & que vous me les vouliez dire, j'essayerai de les détruire, ou d'expliquer par les Philosophes mêmes que vous me citerez, les passages que vous croirez faire parler en faveur de votre opinion.

Il faut que l'Art commence où la nature finit les corps métalliques parfaits, dit le Cosmopolite, chap. 4. C'est lorsqu'on prend l'Or ou l'Argent pour les mêler avec le Mer-

cure philosophique, qui est la terre & le champ dans lequel l'Or étant semé, il se multipliera, selon Philalethe; ce n'est pas donc le Fer. Mais s'il falloit apporter des preuves positives que c'est l'Or qui doit donner ce soufre philosophique & que c'est dis-je, l'Or ou l'Argent qui se doivent mêler avec le Mercure, il faudroit copier tous ces Auteurs, & principalement Arthephius.

Richard Anglois dans son Traité, qui est dans le Théâtre Chimique, & dont il y en a quelque chose d'inféré dans le grand Rosaire, rejette absolument toutes les Métaux & Minéraux Métalliques, ou qui ont la forme de quelque Métail, comme l'Antimoine, &c. pour la composition ou l'extraction du Mercure philosophique. Vous suivrez leur conseil, si vous m'en croyez. Leur expérience & leur sentiment univoque sur cette premiere matiere, doit vous suffir.

J'y ajouterai encore une réflexion, pour détruire votre sentiment. Les Philosophes disent sans énigmes que leur matiere premiere est une substance mercurielle, qui renferme en elle un esprit de Feu céleste, actif, vivifiant, & non corrosif dont elle est imprégnée; l'Art a bien peu de chose à faire pour extraire cette même substance de sa miniere, elle paroît d'abord aux yeux revêtu d'un Soufre terrestre & impur, que bientôt après, sans le secours de l'Art, elle abandonne d'elle-même, pour s'offrir à l'habile

Artiste, qui la reconnoissant, la recueille avec précaution, mais que le vulgaire aveugle sur lui-même, foule aux pieds. Ceci doit vous convaincre, en pesant bien tous les mots; car je vous défie de pouvoir, ainsi que vous le croyez, tirer du Fer, de l'Antimoine ou autres Métaux vulgaires, cette Saturnie végétale, cet Esprit universel & onctueux, qui se répand dans tout, anime tout, détermine tout & informe tout, sans user d'une force étrangère à la Nature. Cette Ouvrière, cette Mere industrieuse n'a pas besoin du secours de l'Art, pour nous donner son Fils premier-né. Nous la laissons agir, elle nous le donne prêt à être opéré, tous les Philosophes sont d'accord de ce que je vous dis. Au lieu que vous, vous forcez la nature. Quand vous aurez trouvé une Mine d'où sorte naturellement & sans le secours d'aucun Art, ce Mercure généralissime déterminant & non déterminé, spécifiant & non spécifié, alors vous serez dans le bon chemin, vous reconnoîtrez votre erreur. Et par les Ecrits des Philosophes vous sentirez vous-même que vous pouvez travailler avec sûreté, & que vous avez trouvé cette Eau cahotique, qui digérée par une coction bien conduite, vous donnera au tems prescrit, le Chef-d'oeuvre de la Nature & de l'Art, qui est la source de la santé des corps, & du contentement du coeur & de l'esprit.

Ainsi soit-il. *Fin.*